



Diction française
Art dramatique français

Test d'admission 2020/2021

Lundi, le 18 mai 2020, à partir de 16h00

Test d'admission en **diction française** :

Les candidat(e)s sont prié(e)s de présenter par cœur un texte (prose, fable ou poème) de préférence de leur propre choix.

Test d'admission en **art dramatique français**:

Les candidat(e)s sont prié(e)s de présenter par cœur un texte (prose, fable ou poème) et une scène (classique ou moderne) de préférence de leur propre choix.

Ces textes et scènes-ci ne sont que des propositions.

→ Les intéressé(e)s sont prié(e)s de remplir une fiche d'inscription, disponible à la réception du Conservatoire et sur le site internet du Conservatoire www.conservatoire.lu .

Renseignements détaillés à la réception du Conservatoire (tél. : +352 4796-5555)

- **Âge minimum: 14 ans**

**PROPOSITIONS DE TEXTES POUR LE TEST D'ADMISSION EN DICTION
FRANÇAISE**

Jacques Prévert

Le cancre

Il dit non avec la tête
mais il dit oui avec le coeur
il dit oui à ce qu'il aime
il dit non au professeur
il est debout
on le questionne
et tous les problèmes sont posés
soudain le fou rire le prend
et il efface tout
les chiffres et les mots
les dates et les noms
les phrases et les pièges
et malgré les menaces du maître
sous les huées des enfants prodiges
avec les craies de toutes les couleurs
sur le tableau noir du malheur
il dessine le visage du bonheur.

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
– Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon coeur !

Il y avait un homme sous mon lit,
j'en étais sûr.
D'un doigt tremblant,
j'éteignis la lumière,
puis je m'allongeai sur le lit,
les yeux clos,
et me mis à gémir longuement
dans le creux de mes mains nouées,
comme dans une conque.
J'imaginai
combien il devait avoir peur,
dans l'ombre,
en entendant cette plainte lugubre
et incompréhensible.
A la fin,
il dut se sauver.
En effet, quand,
ayant rallumé la lampe,
j'osai regarder sous le lit,
il n'y était plus.

" Je vous ai vue enfant, maintenant que j'y pense,
Fraîche comme une rose et le coeur dans les yeux.
- Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux ;
Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse. "

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
Et nous parlions déjà le langage des vieux ;
Ce jeune souvenir riait entre nous deux,
Léger comme un écho, gai comme l'espérance.

Le lâche craint le temps parce qu'il fait mourir ;
Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.
Ô voyageur ami, père du souvenir !

C'est ta main consolante, et si sage et si douce,
Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,
Le hochet d'un enfant, un regard, un soupir.

Ton rire est comme un tourbillon de feuilles mortes
Froissant l'air chaud, l'enveloppant, quand vient la pluie.

Amer, tu annules toute tragédie,
Et ton souci d'être un homme, ton rire l'emporte.

Je voudrais t'enfermer avec ta vieille peine
Abandonnée, qui te tient si bien quitte,
Entre les murs nombreux, entre les ciels nombreux
De ma tristesse et de notre raison.

Là, tu retrouverais tant d'autres hommes,
Tant d'autres vies et tant d'espoirs
Que tu serais forcé de voir
Et de te souvenir que tu as su mentir...

Ton rire est comme un tourbillon de feuilles mortes.

*

Le vent passe en les branches mortes
Comme ma pensée en les livres,
Et je suis là, sans voix, sans rien,
Et ma chambre s'emplit de ma fenêtre ouverte.

En promenades, en repos, en regards
Pour de l'ombre ou de la lumière
Ma vie s'en va, avec celle des autres.

Le soir vient, sans voix, sans rien.
Je reste là, me cherchant un désir, un plaisir ;
Et, vain, je n'ai qu'à m'étonner d'avoir eu à subir
Ma douleur, comme un peu de soleil dans l'eau froide.

Paul Verlaine

Mon rêve familier

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon coeur transparent
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse? Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore,
Comme ceux des aimés que la vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Arthur Rimbaud

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Le chêne un jour dit au roseau :
« N'êtes-vous pas lassé d'écouter cette fable ?
La morale en est détestable;
Les hommes bien légers de l'apprendre aux marmots.
Plier, plier toujours, n'est-ce pas déjà trop
Le pli de l'humaine nature ? »
« Voire, dit le roseau, il ne fait pas trop beau ;
Le vent qui secoue vos ramures
(Si je puis en juger à niveau de roseau)
Pourrait vous prouver d'aventure,
Que nous autres, petites gens,
Si faibles, si chétifs, si humbles, si prudents,
Dont la petite vie est le souci constant,
Résistons pourtant mieux aux tempêtes du monde
Que certains orgueilleux qui s'imaginent grands. »

Le vent se lève sur ces mots, l'orage gronde.
Et le souffle profond qui dévaste les bois,
Tout comme la première fois,
Jette le chêne fier qui le narguait par terre.
« Hé bien, dit le roseau, le cyclone passé
- Il se tenait courbé par un reste de vent
Qu'en dites-vous donc mon compère ?
(Il ne se fût jamais permis ce mot avant.)
Ce que j'avais prédit n'est-il pas arrivé ? »
On sentait dans sa voix sa haine
Satisfaite. Son morne regard allumé.
Le géant, qui souffrait, blessé,
De mille morts, de mille peines,
Eut un sourire triste et beau
Et, avant de mourir, regardant le roseau,
Lui dit : « Je suis encore un chêne ».

Je n'entends que le bruit de la rive et de l'eau,
Le chagrin résigné d'une source qui pleure
Ou d'un rocher qui verse une larme par heure,
Et le vague frisson des feuilles de bouleau.

Je ne sens pas le fleuve entraîner le bateau,
Mais c'est le bord fleuri qui passe, et je demeure ;
Et dans le flot profond que de mes yeux j'effleure,
Le ciel bleu renversé tremble comme un rideau.

On dirait que cette onde en sommeillant serpente,
Oscille et ne sait plus le côté de la pente :
Une fleur qu'on y pose hésité à le choisir.

Et, comme cette fleur, tout ce que l'homme envie
Peut se venir poser sur le flot de ma vie
Sans désormais m'apprendre où penche mon désir.

Yves Bonnefoy

La chambre

Le miroir et le fleuve en crue, ce matin,
S'appelaient à travers la chambre, deux lumières
Se trouvent et s'unissent dans l'obscur
Des meubles de la chambre descellée.

Et nous étions deux pays de sommeil
Communiquant par leurs marches de pierre
Où se perdait l'eau non trouble d'un rêve
Toujours se reformant, toujours brisé.

La main pure dormait près de la main soucieuse.
Un corps un peu parfois dans son rêve bougeait.
Et loin, sur l'eau plus noire d'une table.
La robe rouge éclairante dormait.

PROPOSITIONS DE SCÈNES POUR LE TEST D'ADMISSION EN ART DRAMATIQUE FRANÇAIS

Scènes classiques:

Molière	Lubin / Claudine	"Georges Dandin"	Acte II, scène 1 (σ, ♀)
	Toinette / Angélique	"Le malade imaginaire"	Acte I, scène 4 (♀, ♀)
	Henriette / Armande	"Les femmes savantes"	Acte I, scène 1 (♀, ♀)
	Sosie	"Amphytrion"	Acte I, scène 1 monologue (♀, ou σ)
	Marianne / Valère	"Tartuffe"	Acte II, scène 4 (♀, σ)
	La princesse	"La Princesse d'Elide"	Acte IV, scène 6 monologue (♀)

*Voici des propositions !
Vous pouvez choisir d'autres pièces ou d'autres monologues*

Scènes modernes:

Tchekhov	"Oncle Vania"		monologue de Sonia (♀) Acte II ou
Sartre	"Huis clos"		scènes au choix
Camus	"Les Justes"	Acte I	Dora et Kaliayev (♀, σ)
		Acte III	Annenkov et Voinov (σ, σ)
		"Le journal d'Anne Frank" *	Anne et Peter (♀, σ)
Reza	"Art"		Marc et Serge, le dialogue ou un des monologues
Serreau	"Lapin Lapin"		Mama et Marie (♀, ♀)
Anouilh	"Antigone"		Ismène et Antigone, une partie du dialogue au choix